



EMPIRE FRANÇAIS  
DIRECTION GÉNÉRALE  
DES  
ARCHIVES.

# M É M O I R E

*Du citoyen MORIN, commandant militaire au  
quartier des Verrettes, le 6 Novembre 1793 (v. s.)*

**J**E rends compte à ma Patrie de ma conduite ; c'est un devoir sacré que tout Citoyen français s'impose librement envers elle ; ce n'est plus un éloge de soi-même ; c'est une dette dont on s'acquitte , chacun suivant les circonstances dans lesquelles l'ordre de la révolution lui aura assigné un poste ; offert enfin l'occasion de prouver tout son amour et son zèle à la servir ; si les malheurs de Saint-Domingue ont effrayé beaucoup de Français, il sera vrai aussi de dire, ô ma Patrie ! qu'il en est resté de fidèles à leurs sermens, qui ont arraché au malheur le masque effrayant dont il essayait en vain de les épouvanter.

Une malheureuse expérience convaincra aisément tous ceux qui auront suivi les événemens désastreux de Saint-Domingue, que dans les momens les plus apparens de calme, l'orage ne tardait pas à s'élever ; des assemblemens secrets, entretenus par les Citoyens avoisinans les Bourgs et Paroisses, ont dans les temps été la source des cabales, des attroupemens, des partis enfin auxquels était réservée l'exécution des projets contre-révolutionnaires, destructeurs d'un autre parti fidelle aux vrais principes, et plus souvent en opposition aux sages et prudentes mesures des Délégués de la Nation, pour éviter les suites les

A



plus fâcheuses de ces mêmes projets, dont leur activité et leur surveillance les a, dans tous les temps, instruits avec les plus heureux succès.

Tel était l'état et situation du bourg des Verrettes, le 6 Novembre 1793 [v. s.] lorsque tout-à-coup je fus surpris d'apercevoir un mouvement dont l'objet m'était inconnu, et dont j'eusse dû, au contraire, en ma qualité de commandant militaire, être parfaitement instruit; bientôt succéda une fermentation étonnante entre tous les Citoyens habitans de tous les environs, dont le Bourg se trouva rempli, contre le bon ordre, tous en armes, projetant une assemblée sans m'en donner aucune connaissance.

Un secret aussi inviolable entre les parties intéressées à le garder, ne me laissa appercevoir que quelque événement contraire à ma religion, et aux principes qui, à la connaissance de tous, faisaient la base décidée de toutes mes démarches. Aussi mettait-on le plus grand soin à me le faire ignorer.

Enfin l'assemblée fut formée; on s'engagea dans de grandes discussions; c'est tout ce que je pus en apprendre jusqu'à l'instant où on décida ma présence nécessaire; on me fit inviter de m'y transporter; et, dans l'intention de calmer des esprits agités et ramener le bon ordre, je me rendis à cette invitation, même avec le plus grand empressement.

Arrivé au sein de cette assemblée, je me vis tout-à-coup entouré de personnes dont l'esprit exalté ne m'offrait que le tableau pénible d'individus, qui, abandonnés de la saine raison et conséquemment de la réflexion nécessaire au choix des mesures utiles pour la décision des différentes propositions que l'opinion peut offrir, un instant de recueillement me suffit pour deviner, dans les figures et les yeux de tous les citoyens animés, que leur intention n'était point celle de vouloir la paix et le bonheur général; je craignis dès-lors quelque violence sur ma personne, et je leur dis, à haute et intelligible voix: « Citoyens, vos injures » et vos propos malveillans ne m'en imposeront dans aucune » circonstance; s'il vous faut une victime, pour le bonheur » général, je puis payer de ma personne; voilà ma tête, frappés; » j'ai vécu en bon français, et je saurai mourir de même ». Un silence assez prompt succéda à toute la chaleur envenimée de propos incendiaires. Est-ce donc là, leur dis-je, toute la communication que vous prétendez me donner de vos sinistres projets? Hé bien, je me retire.



En effet, je n'éprouvai alors aucune résistance, et je me rendis dans mon domicile, où j'ai resté jusqu'à huit heures du soir ; mon étonnement fut on ne peut plus grand, lorsque l'on m'annonça la Municipalité, précédée de Martineau, qui, en sa qualité de Maire, me proposa de me rendre au désir de la Commune, en les accompagnant au lieu de ses séances ordinaires ; je répondis à cette invitation par un acquiescement formel au vœu de la Commune, et nous nous y rendîmes de suite. Le calme semblait reprendre son empire ; mais il n'était qu'apparent. Dès que le Conseil municipal eut pris sa place, le citoyen Maire prononça un discours, dont en substance il semblait m'adresser la parole. Je n'ai point oublié qu'il me dit : « Depuis trois ans de mairie, j'ai été assez heureux » pour conserver la paix parmi les citoyens de la paroisse des » Verrettes, et si vous voulez agir de parfaite intelligence avec » moi, j'espère pouvoir réussir à la conserver encore ; qu'il » attendait de moi une réponse qu'il avait tout lieu de croire » conforme à ses intentions, qui ne tendaient qu'au bonheur de » ses concitoyens ».

Je pressentis dès-lors le piège que l'on avait dessein de me tendre, et un instant de réflexion me suggéra une réponse en ces termes : « Citoyen Maire, j'applaudis à toute la prudence » et la sa sagesse qui vous a fait heureusement conserver la » tranquillité parmi nous ; je forme le vœu sincère qu'elle soit » durable, usez-en encore pour la conserver ; vos lumières » vous suffisent, vos fonctions ainsi que vos opérations sont » incompatibles des miennes, et l'un et l'autre, animés du même » zèle et du même amour du bien dans ce qui peut distinc- » tement nous concerner, nous pourrons tendre au même but, » et jouir du même honneur de servir notre Patrie ».

Soit que ma présence en imposât, soit que l'on craignît de ma part une opposition entière à leurs projets perfides, soit enfin que l'on voulût me faire éprouver jusqu'à quel point le voile épais de leur noirceur pouvait tromper ma vigilance, je dirai avec sincérité qu'ils réussirent parfaitement à me faire méconnaître tout le sujet de leur attroupement, et je n'ai jamais pu en découvrir la cause, qui, je pense, n'était pas généralement manifestée, mais bien particulière à un certain nombre qui influait sur toute l'assemblée ; un léger prétexte semblait occasionner tous ces mouvemens ; on voulait me demander l'arrestation de Bernard, feinte d'autant peu adroite, qu'il était arrêté.



Je suspendrai un instant une narration accablante par toute la fourberie qui en forme essentiellement la base, pour faire l'éloge des citoyens Guillaume Vallerai et Gaudefroi Lévêque ; Vallerai en sa qualité de commandant du camp Drouin, et Gaudefroi en celle de capitaine de la Gendarmerie, ont dans tous les temps manifesté une opinion aussi ferme que constante pour leur Patrie ; secondés il est vrai par les Corps qu'ils commandaient, rien ne les a ébranlé, et leur courage, mis à l'épreuve dans plusieurs circonstances, a convaincu qu'ils étaient dignes du précieux nom de Français républicains.

Je partis le lendemain pour les Arcahayes ; j'entretins Lapointe de ce qui venait de se passer aux Verrettes ; il me fit part alors de l'ordre qu'il venait de recevoir des Commissaires civils, de venir à leur rencontre, avec bonne escorte, jusqu'au Mont-Rouïs, pour les accompagner au Port-au-Prince.

Cette circonstance flattait infiniment le désir que j'avais de me rendre auprès du commissaire Sonthonax ; je partis aussitôt pour aller à sa rencontre ; Lapointe, dont la marche était ralentie par son artillerie, ne pouvait suivre que très-lentement, aussi je lui déclarai que j'allais me rendre à Saint-Marc ; en effet, j'accélérai ma marche et me rendis auprès du commissaire Sonthonax, qui fut dans la plus grande surprise de me voir, et me dit : « Vous voilà, Morin, vous vous êtes sans doute échappé à la » fureur des habitans des Verrettes ; car il règne contre moi une » conspiration en cet endroit ? vous deviez être arrêté ».

J'ai voulu en vain le dissuader ; mieux instruit que moi-même, il m'assura qu'il était parfaitement éclairé sur toute la trame secrète ; il nous donna ordre, à Gabriel Lafond et à moi, de surveiller et prendre toutes les mesures nécessaires contre partie des auteurs de la conspiration qui se trouvaient même à Saint-Marc ; nous fîmes marcher plusieurs patrouilles toute la nuit, avec ordre d'arrêter indistinctement tous les Citoyens qui seraient rencontrés ; cet ordre, quoique sévère en apparence, n'était qu'une sage précaution des malheureuses circonstances, et le bon Citoyen n'a rien à craindre d'une semblable rigueur, parce qu'elle ne pèse que sur la tête du malveillant.

Sur le minuit, l'une des patrouilles arrêta un Citoyen muni d'un passe-port conçu en ces termes : « Le poste des Guêpes » laissera sortir librement les hommes des bas ». Le passe-port était signé Savary, maire ; la patrouille fit conduire cet indi-



vidu devant le Commissaire , qui l'interrogea ; en lui demandant pourquoi cet ordre était ainsi conçu ; il répondit qu'il avait ordre de dire aux hommes du dehors , de ne point se réunir , que le coup était manqué.

Il était donc bien vrai que la trame la plus secrète et la plus criminelle s'ourdissait contre les Délégués de la Nation ; j'avais bien de la peine à me persuader autant de scélératesse , et encore moins que ce fût le plus grand nombre qui pût dominer ; ce dernier sentiment me rassurait , toutes les fois que je réfléchissais , et les différentes découvertes , qui canonisaient ma confiance , m'ont dans tous les temps confirmé que le triomphe des malveillans n'a jamais existé que dans leur imagination , que le crime enfin suit toujours un sentier tortueux , qui , tôt ou tard , le met au plus grand jour.

Dès le grand matin , je me rendis auprès du Commissaire civil , qui m'entretint du porteur de passe-port , et reçus de lui l'ordre d'aller au-devant de Lapointe , pour le presser de rentrer en ville , attendu qu'il était déjà entre onze heures et midi ; indigné contre le maire Savary , que l'on ne pouvait se dissimuler de regarder comme le chef de la trame , écoutant ce premier sentiment , j'ai proposé au Commissaire de le faire arrêter ; mais ce Délégué de la Nation , que la réflexion la plus heureuse guidait toujours avec la plus grande sagesse , me fit appercevoir que ce n'était point encore le moment ; dès-lors je partis pour aller à la rencontre de Lapointe , que j'ai trouvé à trois lieues de distance de Saint-Marc ; je l'entretins , tant de ce qui s'était passé aux Verrettes , que de tout ce qui se tramait en cette ville ; son indignation fut telle , qu'il promit qu'il ferait arrêter Savary dès son entrée ; qu'il croyait qu'il était de son devoir d'user de cette mesure , pour la vindicte publique et le repos des Commissaires civils.

Dès que Lapointe fut entré à Saint-Marc , ses premiers soins furent de se rendre auprès du Commissaire civil ; il ne désespéra pas jusqu'à six heures du soir , et son projet d'arrestation de Savary n'eut point d'exécution ; la sûreté parfaite dans laquelle nous eussions tous désiré de voir la personne du Commissaire , nous faisait ouvrir différentes opinions ; les uns lui conseillaient de partir , offrant de l'accompagner , les autres lui juraient de se battre à mort contre les perturbateurs et les scélérats qui oseraient annoncer la plus légère tentative contre sa liberté ; mais le



Commissaire civil, parfaitement instruit de tout, et qui ne consultait que sa prudence, dont il faisait le directeur premier de ses opérations, nous donna le conseil de rester à Saint-Marc, et que sous huit jours il nous enverrait des troupes.

Lapointe, sorti depuis une heure, rentra chez le Commissaire, lui annonça que la voiture était prête, en lui disant que tel était l'ami de soi-même, l'était aussi de tous les hommes; enfin, qu'il fallait partir, sans retarder davantage; le Commissaire donna ordre à l'instant de rassembler tous ses effets avec la plus grande célérité, et de suite monta en voiture. Au même moment, il fut tiré un coup de canon au fort Belair, endroit opposé à son passage, et il continua sa route pour le Port-au-Prince.

La nuit se passa tranquillement; mais le lendemain nous avons appris que le détachement des Verrettes, ainsi que les habitans des bas de l'Artibonite s'étaient réunis sur l'habitation Bertrand, à deux lieues de distance de Saint-Marc, et nous avons vu aussitôt les habitans de la ville se transporter sur le Gros-Morne, qui n'en est éloigné que d'une lieue; je me rappelai, avec une joie extrême, la déposition du porteur de passe-port, et je disais à mes amis, le coup est manqué, le Commissaire est hors de leur attaque; ces lâches sont effrayés par leur propre conscience, mais examinons leur marche; ils veulent sans doute s'emparer de Saint-Marc et le fortifier; autant que le grand nombre ne nous accablera pas, faisons vigoureuse résistance; aussitôt Gabriel Lafond s'est réuni à moi avec quelques-uns de nos frères dont je préjugeais de la saine intention, et nous nous sommes alors montrés; nous avons remarqué que les coalisés de la ville, sur le Gros-Morne, ont envoyé des députés aux coalisés des Verrettes et des bas de l'Artibonite, sur l'habitation Bertrand, pour sans doute protéger leur entrée dans la ville; mais soit qu'ils eussent voulu agir de ruse, ou que pour le moment nous leur fissions obstacle dans leur route, nous les vîmes s'acheminer dans celle du haut de Saint-Marc, dans le même instant qu'ils reçurent les députés, qui, sans doute, leur en apportèrent l'ordre de distribution; alors Gabriel Lafond et moi, accompagnés de nos frères, nous nous sommes rendus à l'entrée de la ville avec la plus ferme résolution de repousser tous ceux qui n'y étaient pas domiciliés.

Les citoyens de la ville étaient tous réunis dans la grande route du haut de Saint-Marc; et Gautier, à la tête, avait le



projet, avec une pièce de canon, de protéger l'entrée des coalisés : ma fermeté me rendit intrépide ; et à mon exemple, mes frères me disaient, à ma grande satisfaction, « Qu'ils étaient prêts à me seconder » ; alors je m'adressai à ceux des coalisés dont je connaissais en partie, que les considérations particulières, le torrent, et même la force avaient entraînés dans de pareilles démarches ; je leurs parlai suivant leur caractère ; vous marchez, leur disai-je, sous un feu caché, sous des cendres trompeuses ; tout ce que la passion conduit est mal conduit, et bientôt je m'aperçus que les passions se précipitent d'elles-mêmes, dès que l'on a une fois quitté le parti de la raison ; et la faiblesse, toujours portée à se flatter, s'avance imprudemment, en pleine mer, sans pouvoir trouver à s'arrêter ; mais présenté au naufrage le plus léger secours, il l'accepte.

J'éprouvai encore que la ferme résolution, qu'une constance qui est vraie, en impose à l'individu condamné par sa propre conscience, et qu'il devient aussi subordonné, qu'il paraissait opiniâtre lorsqu'on lui parle le langage de la raison ; sans aucun commandement, aidé par mes frères, qui avaient, à mon exemple, entretenu de leur côté un certain nombre de coalisés, je leurs donne l'ordre d'obéir ; renforcé alors d'un assez grand nombre, je les rengeai en bataille, à pouvoir les disposer contre ceux même qu'ils attendaient l'instant avant pour les protéger ; j'avouerai que le coup fut aussi prompt qu'hardi, mais aussi fut-il celui de la dernière ressource des hommes braves qui étaient sous mes ordres, qui auraient préféré dans ce moment être massacrés plutôt que de laisser rentrer les coalisés dans la ville.

Savary, muni de tous les pouvoirs, chef de toute la cabale, organe principal de toute la trame, s'aperçut de la réussite de mes démarches contre son attente, et m'adressa la parole, en me disant : « Que le salut de Saint-Marc lui était confié ». Saint-Marc n'est point en danger, sinon dans les mains des perfides étrangers, lui répondis-je avec fermeté et à haute voix ; qu'à l'instant ils reçoivent vos ordres ou tels autres qu'il vous plaira pour se retirer, sinon je vais faire feu, et ce sera sur des monceaux de morts que nous périrons. Mon intrépidité et mon énergie produisirent tous les effets que j'en attendais ; Savary et quelques autres s'entretinrent un instant, et dans un quart d'heure nous vîmes les coalisés, tant des Verrettes que du bas de l'Artibonite,





s'arrêter, rétrograder, et prendre une marche toute opposée à celle de faire leur entrée à Saint-Marc.

Alors tous les habitans de la ville rentrèrent; la tranquillité succéda à tous les troubles, et de suite j'expédiai un courrier aux Commissaires, au Port-au-Prince, pour les instruire de tout ce qui venait de se passer, et pour leur demander cent cinquante hommes de troupes de ligne, pour maintenir tout dans l'ordre; je n'avais aucun commandement dans la ville, et l'on se donnait de garde de me mettre à même de surveiller; une tranquillité inquiétante et passagère fut l'avant-coureur des moyens violens qui se tramaient secrètement pour en chasser tous les français aimant leur Patrie, et dévoués à se sacrifier plutôt que de la trahir; mes frères et moi nous nous aperçûmes, mais trop tard, que les chefs des coalisés des Verrettes et de l'Artibonite, et un grand nombre même de coalisés, étaient entrés dans la ville de Saint-Marc, et qu'ils avaient avec les habitans des intelligences secrètes, et qui nous étaient absolument inconnues.

Tous les chefs des coalisés se joignirent à toutes les personnes en place de Saint-Marc, et de tous côtés on leur entendait dire: « C'est aujourd'hui que les Agens des Commissaires vont » danser ». Le point de réunion était sur l'habitation des Souliers; le nombre augmentait à chaque instant; ce fut en cet endroit ou Trincart, Toussaint & Grandmaison fils, réussirent à ranger, dans leur parti, une très-grande quantité de bons Français que j'avais su associer aux miens, et qui, jusqu'à ce moment, étaient restés fidèles à la République.

Il n'était plus possible de se réunir, notre parti devenait plus faible de moment en moment; tout annonçait que la plus légère résistance de notre part devenait un crime; on se rappela même celle que j'avais faite trois jours auparavant; on me prévint de me rendre chez Buquet et Martineau; ce fut moins un ordre qu'une invitation, ce qui me détermina à ne pas m'y refuser; ces deux individus étaient les chefs des détachemens des Verrettes, et je m'attendais bien que ce ne pouvait être que pour me rappeler le passé; cependant je m'y rendis.

Les premières paroles que Buquet m'adressa, furent: « C'est » donc vous qui vouliez faire feu sur nous? Si vous vous rap- » pelez qu'elles furent mes intentions alors? Elles étaient de faire tout rentrer dans l'ordre, lui dis-je, ignorant main- » tenant qu'elle sont les vôtres, me voici; vous avez la force, faites



faites de ma personne tout ce que vous jugerez à propos : un nommé Trincart pérorait vaguement pendant quelques minutes ; mais Savary , étant à mon côté , leur adressa la parole : « Amis , ce sont des frères qui viennent se joindre à nous pour » briser nos chaînes , réunissons-nous de cœur et d'esprit et » nous réussirons » ; il sortit de suite , et je l'accompagnai jusque dans sa maison ; j'eus avec lui un entretien assez général sur la position de Saint-Marc ; mais dans un très-court espace de temps , nous nous aperçûmes trop tard , Gabriel Lafond et moi , de la perfidie de ce traître , qui ne nous avait amené dans sa maison que pour avoir la satisfaction de nous livrer lui-même à ses satellites , qui , ayant entouré la maison au nombre de plus de deux cents , tous armés , ont commencé par appréhender au corps Gabriel Lafond , qui fit la plus nerveuse résistance pendant un quart-d'heure avant de pouvoir le désarmer ; et n'ayant pu réussir à le faire marcher , ils ont été forcés de l'emporter dans la maison d'arrêt de Saint-Marc , où ils avaient reçu l'ordre de le conduire ; j'avais bien été averti par Dalignon que l'on projetait de m'arrêter , et je croyais l'être dans le même moment que Lafond ; mais pendant le temps qu'il fit la plus vigoureuse résistance , je m'évadai.

Je me rendis sur mon habitation à la Ravine de Sable , où j'ai demeuré pendant quelques jours ; j'eus occasion de voir une grande partie des hommes de mon quartier , et je mis tout en œuvre pour les solliciter à demeurer fidèles à la Patrie ; en effet , j'ai réussi à en ramener à mon parti tant du haut de Saint-Marc que de la ville même , et je me vis en nombre suffisant pour m'opposer à la nouvelle coalition en pleine assemblée.

Si l'adresse est l'art de conduire ses entreprises d'une manière propre à réussir , j'eus la joie d'avoir disposé les esprits qui s'étaient rangés de mon opinion à me soutenir , lorsque l'occasion , qui ne devait pas tarder , se présenterait ; après nous être abouchés dans plusieurs rencontres en très-petit nombre , sans apprêts et par circonstance , je me vis heureusement à même de voir la disposition de tous mes frères qui nous étaient restés fidèles ; et parfaitement instruit de l'arrivée de Deneux , commandant militaire au Môle , accompagné d'un Officier anglais , je me rendis à l'assemblée , où il était impatientement attendu par les Français qui avaient le projet de livrer Saint-Marc aux Anglais ; je voyais que les esprits n'étaient point d'accord ; j'avais



disposé ceux des miens ; en conséquence , les contrariétés , les débats , la diversité d'opinions , présidaient à cette assemblée , et je préjugeai dès-lors de toute la réussite de mon stratagème. Coudelet , Rouleau fils , Chanlatte fils , Lavergne , Mangnac et Gentil Delisle , furent les acteurs principaux de cette scène , dont toute la honte , en retombant sur les malveillans traîtres à la Patrie , les couvrit de la gloire de la réussite. Dans la dissolution de cette assemblée , je dirai , avec la vérité la plus avérée , qu'ils se montrèrent comme de bons Républicains , fermes dans leurs principes et dans leur amour pour leur Mère-Patrie ; aussi eurent-ils la douce satisfaction , par leur résistance constante , de forcer Deneux et l'Officier qui l'accompagnait à s'en retourner , sans avoir rien terminé ; et bien au contraire , très-mecontents de l'opposition qu'ils avaient trouvés dans notre diversité d'opinions.

Mais il était une fatalité attachée à notre destinée ; nous la voyons tous , et nous étions hors d'état d'y opposer une résistance personnelle , en raison des Français qui avaient formé le projet de livrer la ville ; et de ceux qui étaient restés fidèles , le nombre en était si diminué , qu'il n'était plus qu'un parti à choisir , celui de feindre , pour attendre une circonstance plus heureuse , telle que des forces des citoyens Commissaires civils , ou enfin de fomenteur de nouveaux partis dans des momens favorables , et dans une autre assemblée qui devait se former après la nouvelle que l'on reçut du changement de Deneux par le remplacement d'un nommé Brisbane ; mais en ayant été instruit trop tard , et comme je viens de le dire , mon parti étant considérablement affaibli , j'ai pensé qu'il fallait tellement employer la souplesse , qu'elle pouvait tromper par une disposition apparente à s'accommoder aux circonstances , aux conjectures et aux événemens imprévus.

J'ai cru alors que je pouvais mettre en œuvre contre l'ennemi tout ce que la ruse aurait de plus subtile à me suggérer , tel fut le parti dont je fit choix ; je me disais à moi-même , ce sont des traîtres qui livrent le territoire français à une puissance ennemie de la prospérité de la République ; dussai-je être découvert et perdre la vie , je ne trahirai point ma Patrie ! Ménager le moment pour une occasion favorable et nous venger , restons au milieu des traîtres ; les tromper est déjà un triomphe.

Le résultat de cette dernière assemblée fut d'envoyer chercher Brisbane et de capituler avec lui ; ce qui fut en conséquence effectué au désir de tous les aristocrates de la ville de Saint-Marc.



D'après le projet que j'avais formé de tromper les traîtres à la République, je me voyais assez heureusement secondé; mon parti augmentait chaque jour à ma grande satisfaction; pour me rendre les apparences favorables, j'avais laissé mon épouse en ville; j'avais levé une boulangerie sous le nom de Rouleau fils; lequel était attaché à mon parti, et que je considérais comme un bon Républicain; mon épouse entretenait un petit commerce, et tout me promettait une réussite prochaine, lorsque j'appris que j'avais été trahi, que Rouleau, Rouviere et Villeneuve, venaient d'être arrêtés et déportés; au même instant, je ralliai aussitôt autour de moi le plus qu'il me fut possible de bons Français et courus à la porte de la ville; mes frères furent mis en état d'arrestation au nombre de quatre-vingt; Coudelet se trouva être un de ceux qui fut traîné dans les cachots de Saint-Marc, et d'après d'aussi funestes trahisons, je résolus de m'en venger; mon indignation était à son comble.

Lapointe et Jumeourt se présentèrent pour passer; mais je leur fis résistance et les reproches les plus vifs; ils me promirent de se joindre à moi quand il serait temps et au premier signal; je leur observai que c'était le moment, et qu'ils me prêtassent serment; ils consentirent à le prêter; mais ce fut une insigne fourberie de leur part, et ils eurent la lâcheté de s'en retourner.

Je me déterminai, malgré ce contre-temps, pour ainsi dire sans forces et sans munitions, à ne point perdre contenance, et quoiqu'accompagné seulement de vingt-cinq hommes; enfin, après plusieurs pourparler avec Brisbane, je le sommai de me délivrer Coudelet; ce qui fut fait sur-le-champ, et je capitulai avec lui: le principal article de la capitulation fut qu'il ne serait faite aucune insulte à tous ceux qui m'étaient restés fidèles, et dès-lors nous rentrâmes dans la ville.

Au commencement de Mai 1794 [v. s.] je fus instruit que Chanlatte jeune, colonel de la Légion du Port-Républicain, était au Mont-Rouïs; je me suis empressé de me rendre auprès de lui, et lui tint le langage suivant: « Il n'y a plus de confiance aux » hommes de ce quartier; retournez-vous en au Port-Républicain, » et faites moi passer deux cens hommes seulement, je vous » réponds de rendre Saint-Marc républicain »; son intrépidité le poussa jusqu'au point de me dire: « Si vous ne voulez pas de suite, je vais faire parler à Lapointe »; je lui observai que je ne voulais point m'en mêler, et il envoya chercher Papillau qui commandait au Mont-Rouïs, pour l'anglais; Papillau lui demanda s'il avait



bien réfléchi ; Chanlatte lui répartit oui, s'il n'est pas content de mes propositions, il me renverra ; je le crois trop brave ; alors Chanlatte expédia Papillau auprès de Lapointe, et m'engagea de l'accompagner. Rendu aux Arcahayes, Lapointe averti, expédia vingt hommes au-devant de Chanlatte, soi-disant, afin qu'il ne lui arrivât rien ; je dirai avec vérité, que dès que Chanlatte se fut entretenu avec Lapointe, ce dernier lui fit diverses propositions, auxquelles Chanlatte ne répondit pas autre chose, sinon qu'il était français, et qu'il ne trahirait jamais sa Patrie ; qu'il ajouta, si nous sommes divisés d'opinions, nous n'en sommes pas moins frères ; mais aussi vrai que hardi à s'exprimer, il fut de suite déporté.

Notre nouvelle tactique militaire, réduite en principe, a semblé désapprouver les ruses de guerre, ayant dans les conditions de la guerre avec l'ennemi, quoique tacites, amené les esprits des chefs militaires à un respect réciproque pour les mêmes conditions, enfin à ne se faire qu'une guerre ouverte ; mais dans l'hypothèse malheureuse de Saint-Domingue, et particulièrement dans celle où je me trouvais entouré de traîtres, vendus à l'ennemi, j'ai cru pouvoir oublier les principes de la tactique militaire moderne, pour m'attacher à celle ancienne, où la victoire, remportée par ruse plutôt que par la force, était tellement précieuse aux Lacédémoniens, qu'ils en immolaient une plus grande victime, ou enfin il était de principe de faire du pire que l'on pouvait à son ennemi, et que la tromperie, de quelque espèce qu'elle fût, était permise, lorsque c'était le plus petit nombre contre le plus grand.

Déterminé à tout faire pour venger mes frères arrêtés, déportés, outragés, et ma Patrie enfin, qui venait de perdre une ville par la trahison des Français qui avaient usés à notre égard de tous les stratagèmes possibles pour nous tromper, nous abuser et nous surprendre, et nous rendre victime de leur système contraire à la loi de la Nation française, je n'hésitai plus, et ma résolution fut prise, dès le moment, de tout employer, tout sacrifier, pour saisir l'occasion favorable de trahir Brisbane et toute son armée.

Ayant appris que Brisbane faisait des préparatifs pour sortir avec son armée contre les soi-disant brigands ; que Lapointe devait commander une colonne, je fus le trouver, et je lui manifestai du mécontentement de ce que l'on m'avait laissé ignorer tous ces préparatifs ; enfin du secret que l'on mettait



en tout envers moi , que j'avais des propriétés à défendre , et que d'ailleurs on devait me connaître.

Lapointe , déjà la dupe de mes expressions , fit part à Brisbane du reproche que je lui avais fait , et ce dernier me fit faire l'offre d'un brevet de Sa Majesté Britannique ; je craignis alors de m'être trop avancé ; je lui fit réponse que j'étais on ne peut plus sensible à l'offre honnête qu'il venait de me faire , que je ferais en sorte de le mériter , et que je ne l'accepterais qu'après lui avoir donné des preuves de ma capacité. Quelques momens après Brisbane me rencontra , et me réitéra ses offres ; surpris de le voir persister , je ne pus me tirer de l'embarras où il me mettait qu'en lui disant que j'aimais à monter à cheval , et que s'il voulait je le conduirais par-tout ; ce qu'il m'accorda à ma grande satisfaction. Me voyant par ces fonctions plus à même de prévoir , de juger ses opérations , de combiner les miennes en conséquence , et de réfléchir aux moyens de troubler , contre-carrer et faire échouer enfin toutes ses opérations militaires , sans qu'il pût même me soupçonner.

L'armée fit marche de route ; j'eus alors occasion de m'entretenir avec Cristophe , Blanc Casenave et Guy , qui étaient de l'autre bord de la rivière ; je leur fis part de tous mes projets ; ils me promirent de trouver en eux de bons frères qui m'aideraient de tous leurs moyens , lorsqu'il s'agirait de la République , en déjouant l'ennemi.

D'après ce premier moyen assuré , je fis la proposition à Brisbane et à Lapointe de faire mettre bas les armes aux cultivateurs armés , et de les faire rentrer chez les propriétaires qui étaient sous les ordres de Guy ; elle fut accueillie avec autant d'empressement par le Commandant que par tous les Colons qui composaient l'armée.

Voilà donc Brisbane ainsi que tous les aristocrates sous ses ordres , dans la ferme confiance que j'exécuterais mon projet ; dès-lors plus d'attaque offensive ; dès-lors plus de poursuite contre la République ; je feignais de me donner de grands mouvemens ; j'annonçais de concerter de grands moyens , de parfaite négociation , et je voyais , avec joie , que Lapointe , et généralement tous les chefs applaudissaient à tous mes préparatifs.

Brisbane se décida selon mes vues ; il plaça un camp à la Petite-Rivière , et le reste de son armée passa de l'autre côté. Après quelques jours de repos , et d'une assurance entière que Brisbane était rentré à Saint-Marc , et dans une sécurité par-



faite, j'ai cru pouvoir me déterminer avec Cristophe, Guy et Casenave, à commencer notre négociation. Tout fut disposé et arrêté ensemble dans le secret le plus inviolable. Nous eûmes pendant la nuit tous les moyens de nous entretenir; et d'après tous les renseignemens que je leur avais donné pour agir de concert avec Tonne, qui commandait chez Perisse, ils le prévinrent de se mettre en marche; il s'y rendit.

Il est facile de concevoir quelle était ma grande satisfaction dans la direction de toute cette affaire; tout répondait avec le plus grand succès à tous mes desirs; et je dirai, à la louange de mes frères, que tout ce que je prescrivais secrètement, était ponctuellement exécuté.

Il m'était essentiel de ne point abandonner Brisbane, parce que je me mettais à même de m'instruire de tout, et de diriger mes opérations secrètes; en conséquence, Gautier fut choisi pour aller prendre possession des Gonaïves; ce fut dans la nuit du 4 au 5 Septembre, l'an deuxième; j'eus soin d'en instruire Toussaint assez à temps pour lui faciliter une libre entrée dans son camp, l'envelopper et l'arrêter, et de suite il marcha contre le camp de la Petite-Rivière, où tout était tranquille, sous les fausses apparences d'un traité de capitulation avec Brisbane; ce coup fut frappé avec toute l'intelligence de ceux qui, de concert avec moi, s'étaient entendu avec Guy et Blanc Casenave, qui eurent pour tous les prisonniers le plus grand ménagement, connaissant leur bonne volonté à se ranger sous le drapeau de la République.

A peine étais-je arrivé à Saint-Marc, que le général Toussaint dévança l'exécution du projet concerté entre nous; ce qui m'empêcha d'avoir le temps de me faire un parti ainsi que j'en étais d'accord avec tous mes frères. Instruits de notre intelligence, je vis de suite Brisbane disposé à sortir sur-le-champ de Saint-Marc pour aller au camp Caumont; je l'accompagnai par-tout, et le voyant décidé à se joindre aux habitans des Verrettes, qui étaient alors sous la domination espagnole, malgré qu'il en fût environné, je lui observai que peut-être avec plus de réflexion il abandonnerait un projet qui pourrait avoir pour lui des suites funestes, et je dis aussi hautement qu'hardiment, que tous ces habitans étaient d'accord avec les brigands; car c'était ainsi que l'on nommait les Républicains, et qu'il devait se méfier de leur perfidie; et, dans le même moment, je jettai les yeux sur mon sabre, en regardant Martineau d'un air menaçant, qui était maire des Verrettes, et le plus enragé royaliste.

Brisbane ajouta tant de fois à ces hardis propos, qu'il entra



dans une si grande colère contre les habitans des Verrettes, qu'il leur donna ordre de promptement sortir de son camp, en leur disant : « Allez donc augmenter le nombre des brigands ; allez » les repousser, puisque vous les avez demandés ».

Ces habitans, exécutant l'ordre de Brisbane sans réflexion et sans considérer que de ne pas chercher à se justifier, c'était confirmer ce que je venais de dire sur leur compte, Brisbane fut si fort irrité, qu'il leva son sabre sur eux, en les forçant, malgré une très-grosse pluie, de s'éloigner de sa présence ; de sorte que dans ce grand nombre même, il se trouva les plus enragés royalistes des Verrettes, dont plusieurs, il est vrai, avaient voulu ensuite parler à Brisbane, qui s'était opiniâtement refusé à les entendre, les repoussant avec la plus grande violence.

Satisfait de voir une division aussi complète entre les esprits, j'ai cru devoir profiter de cette occasion pour un coup d'hardiesse assez hasardeux ; je n'avais pu voir Desroseaux et Decanot très-bons républicains, et du secours desquels j'aurais eu le plus grand besoin ; je me mis en tête d'agir seul, parce que j'avais été déjà trahi dans le courant d'Avril 1793, ce qui m'empêcha de mettre personne dans mon secret ; j'entrai dans la ville de Saint-Marc ; je me portai droit à ma boulangerie ; j'ai pris avec moi six nègres, auxquels j'ai annoncé qu'ils connaissaient l'intention dans laquelle j'étais de les rendre libres, qu'ils eussent à me suivre avec confiance ; ils se sont armés chacun d'un bâton seulement ; de-là j'ai été joindre Pierre Paltauty et Perisse, et nous nous sommes portés au quartier des dragons anglais, qui, ayant été surpris, ont tellement été saisis de peur, qu'ils ont tous pris la fuite, à l'exception de six qui nous ont accompagnés ; et dans ce moment se sont réunis à mon parti les deux Bordures Query, les trois Mathurin, Tonnelier, Dubois, Barthelemy, Thollevy, Couquia Ogé ; enfin nous nous sommes trouvés au nombre de vingt-deux.

Il faut nous porter au poste des Guêpes, leur ai-je dit et au fort Sainte-Claire ; la nuit protège notre entreprise ; c'est de l'ennemi extérieur que l'on croit avoir seulement à craindre ; marchons les surprendre, les désarmer, augmenter notre parti et chasser les royalistes de Saint-Marc ; tous applaudirent unanimement, et nous continuâmes notre route.

Arrivés au poste des Guêpes, nous réussîmes à désarmer la garde de ce poste ; nous nous sommes portés au fort Sainte-Claire ; les hommes de garde, au nombre de cent cinquante ;



ont voulu faire quelque résistance, néanmoins nous les avons forcés de nous rendre les armes et de rentrer dans leur corps-de-garde, d'en fermer les portes, s'ils ne voulaient pas être égorgés; il y en eut qui eurent la présence d'esprit de me demander s'il fallait éteindre la chandelle, et nous leur en donnâmes l'ordre, qu'ils exécutèrent; nous avons successivement désarmé plusieurs patrouilles. Le coup de canon d'alarme s'est fait entendre de toutes parts; tous mes frères, animés de leur succès, moins occupés ainsi que moi de leur vie que de leur vengeance, criaient : *Vaincre ou mourir*; nous marchons au pont de pierre; nous y avons courus de suite; j'ai trouvé la garde rangée en bataille; on me crie qui vive, patrouille, en avançant à grands pas avec quatre hommes; le second de Joubert a avancé; c'est à Joubert le commandant auquel je veux parler, ai-je hardiment répliqué; Joubert a avancé, et je lui ai hautement dit, en lui mettant la main sur l'épaule, vivez pour votre Patrie et retirez-vous; je me suis mis à la tête du détachement, et de suite en marche pour enlever le fort Bergeat.

Nous étions déjà arrivés dans le fort; mais je me suis aperçu que je n'étais pas assez secondé pour une tentative aussi vigoureuse, et d'après une conférence assez courte avec mes camarades, nous avons arrêté de sortir de la ville, de faire route pour les hauts de Saint-Marc, pour différentes expéditions dont je vais rendre compte du succès.

Il était intéressant pour nous et pour priver l'ennemi de cette précieuse ressource, de nous rendre maître de la poudrière; nous nous y sommes portés, et la garde, composée de douze hommes, étant venue pour nous reconnaître, nous l'avons enlevée, et de suite nous nous sommes portés au poste de l'habitation Pivers, que j'ai emporté, quoiqu'il fût gardé par trente-six espagnols; de-là nous avons fait même expédition chez le Raye; ce poste était confié à des royalistes, dont la résistance ne fut pas très-opiniâtre; je m'étais campé chez Massotot, à trois lieues de distance de Saint-Marc, lorsqu'entre onze heures et midi nous fîmes rencontre d'un commandant espagnol nommé Vilanova, qui avait vingt-cinq hommes pour son escorte, qui faisait route pour St-Marc; nous l'avons contraint de se rendre à nous, et suivre notre route; d'après nos ordres, nous les fîmes tous prisonniers.

Notre expédition, suivie avec la plus grande vigueur, a causé une allarme générale parmi tous les royalistes; le plus grand désordre



désordre s'est mêlé dans tous les camps assis aux environs de la ville de Saint-Marc, et dans la nuit du 5 au 6 Septembre 1794 [ v. s. ] nous en avons fait enlever ou dissondre au nombre de sept, le pont de l'Estère, le bacq d'en bas, Dubuisson fils, Molette, Bertrand Dessouliers et Caumont; tous ces camps ont généralement été abandonnés à notre grande satisfaction.

On ne peut plus révoquer en doute que Brisbane, et tous les royalistes, vils adulateurs et traîtres à la Patrie, qui entou- raient cet esclave du tyran Britannique, se fussent déclarés nos plus cruels ennemis; le moyen de nous rendre victimes de leurs ressentimens était bien dans leur cœur, mais sans application et sans aucun effet; pour satisfaire leur rage et leur vengeance, une guerre ouverte ou offensive leur était sans aucune ressource; une seule pouvait être réservée à une ame immorale autant que vile, celle de rendre mon épouse victime des circonstances; ce fut à Dessources seul que le triomphe d'en user était réservé, pour achever de le peindre aux yeux de tous ses concitoyens même, traîtres comme lui à la Patrie; et de tous ses frères fidèles à mon parti, ce fut lui seul qui fut le moteur premier d'un conseil aussi tyrannique qu'inhumain, l'exécution lui en fut confiée, et du 7 au 8 du même mois, il goûta la satisfaction amère de satisfaire toute sa vengeance en la faisant déporter.

Ce nouveau chagrin ne fit que réveiller toute ma colère contre des concitoyens aussi injustes qu'ils étaient coupables envers la France; alors nous nous sommes joints à Cristophe, Guy et Blanc Casenave; et dans tous les mouvemens du dehors qui alarmaient la ville, nous avons cru devoir en faire l'attaque; le 7 à quatre heures après-midi, à la tête de ma colonne; j'ai entré dans la ville, et Guy en fit autant de son côté; mais nous étant même déjà trop avancé l'un et l'autre, nous fûmes avertis que le centre de notre petite armée ne montrait pas la même résolution ni la même vigueur que nous; nous crûmes d'abord que notre opiniâtreté, notre constance, notre fermeté et notre dévouement leur servirait d'exem- ple, et que la troupe obéirait; mais avertis de nouveau d'un refus formel, d'avancer et d'obéir, nous prîmes la résolution de sortir, nous étant déjà trop avancés, mais tranquillement en protégeant notre sortie et dans le meilleur ordre; ce qui se fit sans aucune poursuite de la part de la garnison de la ville.





Contraints par toutes les circonstances impérieuses de renoncer désormais à aucune tentative, accablés d'inquiétudes de l'état de mon épouse, j'ai totalement abandonné, par de nouvelles réflexions, tous mes projets de vengeance, pour le moment seulement; je me suis retiré dans mon camp de réserve chez le Raye, où j'ai resté, pendant quelque temps, à méditer une nouvelle attaque contre Saint-Marc; enfin, le 8 Septembre 1794, mes frères d'armes et moi, qui avais alors le commandement en chef, avons disposé nos troupes pour l'attaque projetée sous peu de jours, de manière à nous mettre à même de résister à toutes les entreprises de l'ennemi renfermé dans Saint-Marc.

D'après nos dispositions et tous nos préparatifs, j'ai donné l'ordre de la marche, après avoir pris le commandement de la colonne droite; l'armée fit route, tant du côté de la colonne gauche que de celle du centre, pour avancer contre l'ennemi et le battre. L'attaque ayant déjà été faite par ma colonne, depuis quelques momens, avec un feu très-soutenu, je fus on ne peut plus surpris, au moment même où, de part et d'autre, on allait donner une attaque générale, d'apercevoir que le feu de ma colonne ne répondait point avec autant de vigueur que je l'eusse désiré; que même il ne tarderait pas, d'après tout ce que je prévoyais déjà, à manquer même dans le moment le plus périlleux; je remis le commandement au premier commandant après moi, pour ranimer le soldat par mon exemple et lui donner de l'encouragement; ce qui sembla me réussir pendant un moment: de-là je me mis à la tête de six hommes braves; il s'en rejoignit encore une vingtaine, et ayant formé une embuscade, nous fîmes le feu le plus ardent, le plus prompt et le mieux soutenu, à portée même de l'ennemi; j'ai donné ordre de tirer à la ceinture, et le voyant perdre contenance de ce côté, je criais à haute voix de le cerner, de l'envelopper, malgré que cela fût hors de notre pouvoir; mais cette ruse servit mon projet, qui était de lui faire lâcher pied, et avançant toujours, j'étais arrivé à l'habitation Dessonliers; je parvins à faire rentrer la tête de la colonne droite dans la ville, et à l'instant je me portai à la colonne du centre, que j'avais cru inexpugnable par sa position; j'ai trouvé Louis Bordures seul à la pièce de canon, et déjà le drapeau national était à la barrière de Pivers; j'avais bien ordonné le déploiement des troupes pour l'attaque générale, mais la position et le terrain les avaient tellement empêchés de manœuvrer, qu'elles se trouvaient dans une division totale; je me suis avisé d'un stra-



ragème qui nous aurait singulièrement favorisé, si j'eusse été parfaitement secondé; je me suis fait remettre le drapeau; j'ai mis pied à terre, accompagné seulement de deux hommes, Bois Feuillet et Keroire; je l'ai porté au centre, à portée du coup de fusil de la tranchée de l'ennemi, et malgré le canon de dix-huit, qui tirait sans déceffer, j'ai placé le drapeau sur une petite élévation entourée de haies, avec ces deux braves français au pied, qui répondaient continuellement par des coups de fusil au canon de l'ennemi, qui observa tellement ma conduite, qu'il craignait une embuscade à l'entour de ce drapeau.

En effet, mon projet avait été d'amener une partie de l'ennemi à venir nous enlever ce drapeau, pour l'envelopper et tomber dessus, par la manœuvre que je m'étais préparée en conséquence.

Je me suis aperçu que la colonne gauche se dégarnissait de troupes, et que le signal de déploiement qui avait été donné à la cavalerie, de se mettre en bataille vis-à-vis l'ennemi, afin de profiter de notre supériorité pour le déborder, avait été mal exécuté, et que cette partie devenait la plus faible; un grand nombre se divisant ou ne concevant pas la manœuvre ordonnée, alors j'ai entré en colère, j'ai ramené, rejoint et rallié toute cette cavalerie, menaçant les fuyards et sans aucune infanterie, j'ai forcé de marcher et suis entré en ville, protégé par la colonne droite déjà avancée, et nous nous sommes trouvés avoir repoussé l'ennemi à plus de la moitié de la ville; l'activité la plus soutenue jusqu'à ce moment avait suivi toute nos opérations.

Le 9, je pris la colonne gauche pour achever d'expulser l'ennemi dans la partie de la ville qu'il occupait encore, et malgré la frégate qui y était embossée, j'ai soutenu le feu depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures; Desguespes-Janin, qui était dans le centre, a éprouvé le même feu; mais voyant que l'Anglais y avait porté toutes ses forces et presque tous mes hommes blessés, l'ennemi à la veille de s'emparer de nous, j'ai crié à l'assaut, que la bataille était à nous, afin de ranimer le courage pour faire le dernier effort; l'ennemi, à portée du coup de pistolet, a semblé lâcher pied; j'ai donné ordre aux blessés de se retirer, et voyant que je n'étais pas secondé par les autres colonnes, j'ai crains de me trouver engagé; cette réflexion, joint au peu de secours que m'offraient les autres colonnes, me força à me décider, malgré moi, à ne pas sacrifier tous ceux qui étaient sous mes ordres; en



conséquence, j'ordonnai la retraite après avoir fait mettre le feu à toute la partie en notre pouvoir.

Le lendemain j'ai été au Mont-Rouïs faire arborer le Pavillon national, ainsi qu'au camp Mary; et le surlendemain je rejoignis l'armée, et j'ai eu la douleur d'apprendre que le fort Belair avait été repris, et que Toussaint Louverture, qui commandait en chef l'armée, et qui était campé chez Lacombe, avait fait retraite dès le matin à six heures; j'ai gardé mon camp avec Guy et Cristophe jusqu'à six heures du soir, et nous nous sommes retirés après la certitude que la droite avait entièrement abandonné, et la retraite fut générale; cette expédition fut totalement réduite à convaincre notre ennemi qu'il devait son salut à la reprise de Belair; mais indépendamment il fera malgré notre peu de succès l'éloge le plus parfait de la bravoure, de l'intelligence et de la sagacité de nos troupes et de tous les chefs, tant dans les préparatifs et dispositions adroitement combinés, que par la conduite que nous tîmes par notre activité pendant tout le temps de l'attaque et des manœuvres. Nos ennemis diront avec justice, s'ils le veulent, que l'amour seul pour les enfans de la République leur a remis une partie de la ville de Saint-Marc, qu'ils ont gardée dix jours.

Tel est, ô ma Patrie ! l'aveu sincère de mon dévouement; si la victoire remportée par la force est l'ouvrage du soldat, la nôtre n'eut été que celui de notre fermeté et du sacrifice que mes frères et moi eussions fait de bon cœur pour te venger des Français traîtres et parjures; nous n'avons rien épargné; nous avons tout mis en œuvre contre nos ennemis communs; nos efforts ont été ceux de la vigueur, de la hardiesse et du courage; mais que peuvent des chefs quand leurs moyens secondaires sont épuisés au point de ne pouvoir soutenir leurs efforts avec avantage, ayant consommé toutes les munitions que nous ayons su nous procurer par des moyens pécuniaires.

C'est au pied de ton Autel sacré que je jure de défendre le territoire Français, tant que mon bras pourra lever le fer meurtrier sur la tête d'un ennemi arrogant. Aussi fier de tes bienfaits que de tes triomphes, je lui dirai que le plus grand bien du Peuple, c'est la Liberté, que sans la Liberté le bonheur est banni des États, que la République française m'a enfin appris que le droit de la défendre et de la maintenir, est le plus sacré de mes devoirs.

Signé MORIN.



# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

An Nom de la République française, une et indivisible.

*Ordre de service pour le citoyen Morin, commandant la colonne de gauche.*



LE Citoyen commandant la colonne de gauche se mettra en marche, à huit heures du soir, pour se transporter sur la ville de Saint-Marc, pour être prêt, à la pointe du jour, à attaquer au signal du coup de fusil ou canon qui partira de la colonne du centre, commandée par le major Christophe; il est enjoint au commandant Morin d'avoir à prendre telle position, et de mettre à exécution toutes les manœuvres que sa sagesse lui dictera, pour parfaitement réussir à son entreprise, sous peine de subir la sévérité des lois, et de répondre de sa tête du peu de réussite qu'il en résulterait.

Fait au quartier général, chez Quillon, le 13 Septembre 1794, l'an troisième de la République française.

TOUSSAINT LOUVERTURE.

BIVET, aide de camp général.

Quartier général, le 17 Septembre 1794.

Je viens, Citoyen, d'apprendre à l'instant et par un exprès, que Buquet et Lapointe sont arrivés au Morne-Louis, avec canons et infanterie, pour secourir Saint-Marc et marcher contre nous; j'ai écrit à Guy et Blanc, pour qu'ils vous donnent cent cinquante hommes pour que vous leur interrompiez passage par les embuscades. Je me repose sur vous. Le citoyen Bivet vous salue.

Salut.

TOUSSAINT LOUVERTURE, général de l'armée.

BIVET, aide de camp général.

Et tâche de dérouter cette compagnie, qu'elle ne traverse point.

Au Camp Lacomme, ce 17 Septembre 1794.

*Toussaint Louverture au citoyen Morin,*

Citoyen, j'ai écrit à Blanc Casenave pour vous envoyer encore des hommes; j'ai marqué au citoyen Guy de vous donner des cartouches suffisantes pour votre colonne.

Salut.

TOUSSAINT LOUVERTURE.

Je ne peux signer, vu que je suis blessé à la main.



Le 11 Septembre 1794, l'an troisième de la République française.  
*Toussaint Louverture à Morin, chef de bataillon,*

Je viens de recevoir votre lettre, et attend toujours les Citoyens de l'autre bord. Hier j'ai appris que Savary était du côté de la Saline; j'envoyais de suite Jean Labé avec quelques hommes pour me l'arrêter; il a fait ses efforts, mais il n'a pu passer de suite à cause de la pluie. Ce matin comme il passait, Savary s'est présenté avec une cinquantaine d'hommes, a fait feu sur eux; il s'est muni de tous ses effets; j'ai envoyé de suite ordre à Decotte de les prendre par le derrière; j'ai envoyé un fort détachement le joindre avec Jean Labé; lesquels vont les couper par derrière. Aussi je verrai comment il se tirera de son impertinence.

J'apprends à ne me plus fier à personne.

Salut.

Le citoyen Bivet vous salue.

TOUSSAINT LOUVERTURE.

Marmelade, le 14 Vendémiaire, l'an troisième de la République française.

*Toussaint Louverture à Morin,*

J'ai reçu avec un sensible plaisir votre lettre, et j'en ressentirais encore davantage si le Gouverneur général peut réussir à faire retirer votre épouse du Môle; la lettre que vous lui écrivez à cet égard est très-bien dite, et Dieu veuille qu'elle est le meilleur succès.

Je vous prierai, cher Citoyen, de me faire part de tous les mouvemens de l'ennemi, ainsi que de toutes les nouveautés qui pourraient y avoir dans vos parages. En attendant, je n'ai pas besoin de vous recommander de bien surveiller, votre dévouement pour la Mère-Patrie et votre patriotisme me sont de sûrs garrans pour répondre à la confiance que j'ai sur vos talens.

Veillez me dire si vos Députés sont de retour du Port-de-Paix; je vous désire bien de la santé.

Salut en la Patrie,

TOUSSAINT LOUVERTURE.

Gonaïves, le 11 Frimaire, l'an troisième de la République française.

*Toussaint Louverture à Morin,*

J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir ainsi que votre exemplaire, lequel j'ai fait passer.

Salut.

P. S. Je viens de donner ordre à tous les Citoyens de Saint-Marc de se rendre au camp d'Aquin, pour y prendre mes ordres, se réunir à leurs frères, à celle fin de défendre les ennemis de la République; vous êtes un des premiers et nécessaire; veuillez vous y rendre.

TOUSSAINT LOUVERTURE.



Au Diamant, ce 21 Germinal, l'an 3<sup>e</sup> de la République française, une et indivisible.  
*Toussaint Louverture, commandant général du Cordon de l'Ouest, à Morin, commandant du camp Rouleau.*

J'ai reçu votre lettre ; je donnerai ordre à Valleré pour qu'il donne ordre à tous les Citoyens du Mont-Rouïs, du Canot et des Roseaux ; ayez à vous joindre de suite, tâché de faire de bonne besogne ; mes deux pièces sont rendues au Platon ; je suis à travailler le chemin ; j'espère qu'avec l'aide de Dieu et de nos bras, peut-être que nous parviendrons à notre désir ; je ne vous envoie que deux feuilles de papier, n'en ayant point.

Salut.

TOUSSAINT LOUVERTURE.

Au Diamant, ce 24 Germinal, l'an 3<sup>e</sup> de la République française, une et indivisible.  
*Toussaint Louverture à Morin, commandant du camp Rouleau.*

J'ai reçu votre lettre ; je ne puis vous envoyer de troupes, le cordon où vous êtes il y a beaucoup d'hommes ; si vous en avez besoin, vous pouvez en demander à Guy ou à Cristophe Mornet.

Bon courage, salut.

TOUSSAINT LOUVERTURE.

Je suis prêt à donner le coup, tâché de donner une fausse attaque, vous prendrez du cordon la munition que vous avez besoin ; vous en demanderez à Guy ou à Cristophe avec les hommes que vous aurez besoin ; je ne puis vous envoyer que dix paquets de cartouches.

Le 26 Germinal, l'an troisième de la République française.

*Guy, commandant, à Morin, officier français.*

Mon cher Morin, je n'ai pas une goutte de tafia ici, j'en ai envoyé chercher ; je te conseille d'envoyer tes blessés à l'hôpital.

Je viens d'apprendre que le Morne à Diamant était pris, que notre armée avait replié pour plus grande sûreté ; j'ai envoyé d'autres dragons au Gros-Morne : si cette fâcheuse nouvelle se confirme, je serai obligé de faire retraite.

GUY.

Au camp d'Aquin, ce 28 Germinal, l'an 3<sup>e</sup> de la République française, une et indivisible.

*Toussaint Louverture à Morin,*

J'ai reçu votre lettre et votre procès-verbal ; l'événement malheureux qui m'est arrivé au Diamant est le trait de la trahison la plus abominable ; voilà comme cela s'est passé, j'étais à écrire lorsque l'on est venu me dire que les ennemis s'étaient emparés d'un de nos forts ; d'autres qui étaient venus me voir, partir sur-le-champ pour aller avec sa troupe pour le prendre d'un côté, et moi je me rendis de suite avec une partie de ma compagnie sans Culottes, et arrivé au fort,



( 24 )  
comme les forts du Blocos et Belair faisaient un grand feu sur nous, je leur fit risposter cinq coups de canon ; à peine cela fut fait que les ennemis étaient dans le fort, sans que nous nous en aperçûmes ; la troupe surprise se mit en fuite ; je manquai même me trouver engagé ; je ralliai le peu que je pus, et fut pour les reponsser ; mais ils avaient replié ; les troupes du Gros-Morne étant toute sparties, je crus prudent de me retirer et l'armée du centre aussi ; cela ne fait de rien, un bon et vrai Républicain ne doit pas se décourager.

Salut.

Faisant pour le général TOUSSAINT LOUVERTURE.

R. GUYBRE, secrétaire.

---

Au camp Janin, le 28 Germinal, l'an 3<sup>e</sup> de la République française, une et indivisible.

A sept heures du matin, nous soussignés, Morin, Montauban, Gresseaux, certifions que d'après les ordres qui nous ont été délivrés par Toussaint Louverture, commandant en chef, nous nous sommes transportés sur la route du Port-au-Prince ; nous avons interceptés les communications l'espace de trente-six heures : le 25, nous avons arrêtés les charroyeurs qui apportaient des vivres des habitations à St-Marc. Interrogé. R. Les bananes sont à quatre pour un escalin : le 26 suivant, à six heures du matin, avons arrêté un homme venant du Mont-Rouïs, qui faisait route à franc étrier ; un quart-d'heure après, avons arrêtés quatre autres sortant de Saint-Marc, faisant route pour le Mont-Rouïs, montés et à la course ; à neuf heures, avons arrêté un homme. Interrogé. R. Je viens des Arcahayes. D. Y a-t-il quelque chose de nouveau. R. Non, si ce n'est que des bêtes à cornes qu'on conduit des Arcahayes à Saint-Marc ; à peine avait-il achevé le mot, que nous fûmes servi d'un feu de file nourri ; nous leurs rispostâmes également ; le feu fut engagé, l'espace d'un quart-d'heure, vigoureusement ; j'ai coupé la ligne de leur détachement ; un parti s'en est retourné d'où ils sortaient, ainsi que les bestiaux, et environ une quinzaine de royalistes qui s'étaient séparés du gros du détachement ; nous les avons poursuivis jusqu'à la porte de la ville, suivi d'un feu roulant ; ils se sont battus en retraite, en montrant leurs talons ; quant au détachement que je commandai d'une compagnie d'infanterie, nous nous en sommes retournés en cavalerie.

Fait et clos conforme à l'original.

MORIN,

ROULEAU fils, secrétaire adjoint, faisant pour GRESSEAUX et MONTAUBAN.

---

Au Port-de-Paix, de l'Imprimerie de P. ROUX.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ & INDIVISIBILITÉ.

## A D R E S S E

DE MORIN, *Citoyen Français, aux Français coalisés dans divers Départemens de l'Isle de Saint-Domingue.*



FRANÇAIS, dont les erreurs ternissent un si beau nom, l'Univers entier contemple en ce jour toute la hauteur de la Constitution de la France, et vous existez sur une terre étrangère !

Français, coupables d'adulation envers l'ennemi de votre patrie, ouvrez les yeux enfin, fixés attentivement celui qui semble vous porter un secours, rien moins que meurtrier ; jugez donc cet ennemi à l'œil sourcilieux, plein de rage et de dépit de vous voir respirer encore parmi lui.

L'amour de votre patrie est-il donc éteint dans vos cœurs ? Celui de l'égalité parfaite ne peut-il donc être un puissant attrait pour vous joindre à des parens, des frères et des amis ? Hé bien, contemplez les triomphes de la France, apprenez que la Loi qu'elle dicte à son Peuple va devenir la Loi de toute la terre habitée ; sortez du tombeau



( 2 )

de l'erreur , venez avouer votre coupable aveuglement , gémissiez d'avoir méconnu la mère-patrie , jetez vous dans son sein , bientôt elle vous tendra un bras secourable.

Coupables , mille fois coupables , parce que vous avez voulu l'être , reconnaissez enfin que le Tyran de la Grande-Bretagne , qui vous a armé contre votre patrie , est coupable envers vous de la même supercherie que ce Tyran de Sparte (*Nabis*) « inventeur » de cette machine qui représentait une » femme revêtue (*Apega*) d'habits magnifiques , et dont les mains , les bras et le » sein hérissé de pointes de fers aigues , » cachées sous ses habits , faisait périr tous » ceux qu'elle embrassait et serrait entre » ses bras ».

De quelle astucieuse promesse , de quelle proclamation insidieuse , enfin , le fourbe Anglais ne s'est-il pas servi pour vous appeler ou vous retenir dans son parti , vous l'avez méconnu , et vous existez encore ! Mais vous vous comptez les victimes aveuglées par son système , aussi dangereux pour vous qu'il a été destructeur sous vos yeux ; de français coupables comme vous , de la même erreur , ignorez-vous enfin que cet ennemi de la France mord aujourd'hui la poussière ? Ignorez-vous que ce Tyran superbe est expirant dans ses projets hostiles contre les Fran-



çais ? Ignorez-vous que toutes les Puissances demandent humblement la paix au Peuple français ? Ignorez-vous que toutes les Nations lassées du joug, dont elles voient le Républicain libre aujourd'hui, le secoueront bientôt pour adorer notre sainte révolution ? Ignorez-vous enfin que la Loi de la France devient celle de l'Univers entier ? Précieuse Égalité ? Liberté sainte ! Voilà la divinité du français Républicain, et votre religion n'est pas la nôtre ? Non, vous méconnaissez tous nos avantages et tous les dons précieux que nous fait l'Éternel, lui seul imprime dans nos cœurs l'amour sacré de la patrie ; rentrez parmi nous, devenez ses enfans, et le don sacré vous sera commun.

Vous craignez, sans doute, le glaive de la vengeance ? Que dis-je, la peine due au coupable vous effraie, dès le premier pas, vers la mère-patrie ?

Oui, n'en doutez pas, notre brave Général Laveaux vous juge tous criminels, par votre persévérance, votre retard, votre opiniâtreté dans votre erreur ; disons-le enfin, dans votre crime ; mais ce parfait Républicain, impartial autant que généreux, applaudira à votre retour : réclamez le pardon, mais de sa générosité, et bientôt vous apprendrez qu'un Républicain français se plaît d'avantage à pardonner qu'à abattre des têtes coupables.



( 4 )

O principe éternel ? O vérité sainte , ver-  
tus Républicaines ? Descendez dans les cœurs  
de nos frères égarés , dessillez-leurs les yeux ,  
éclairez-les enfin , apprenez-leur qu'ils sont  
entourés de leur plus cruel ennemi , et que  
rentrés parmi nous , ils trouveront un Chef  
généreux autant qu'indulgent , des frères et  
des amis qui sont tous protégés par la Répu-  
blique française , leur mère commune , qui  
ne cessera de leur porter pour consolation ,  
qu'un jour de repentir sincère effacera des  
années d'égaremens.

VIVE LA RÉPUBLIQUE.

*Signé* , MORIN.

Port-de-Paix , le 20 Messidor , l'an 3<sup>e</sup>. de la République  
Française , une et indivisible.

---

Au Port-de-Paix , de l'Imprimerie de P. Roux  
et Compagnie , maison du Presbytère.